

## Montréal fait place au « Canada français »

Pénélope Cormier

Number 134, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40933ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Cormier, P. (2006). Montréal fait place au « Canada français ». *Liaison*, (134), 19–19.

# Montréal fait place au « Canada français »

PÉNÉLOPE CORMIER

Comme il arrive souvent dans tout bon festival de littérature, le 12<sup>e</sup> Festival international de la littérature (FIL) de Montréal, qui s'est déroulé du 15 au 26 septembre dernier, rendait hommage à deux écrivains en particulier, Gaston Miron et Marguerite Duras. La juxtaposition vous étonne? Sachez qu'ils sont tous deux décédés en 1996, conjoncture qui contribue 10 ans plus tard à les rapprocher.

Depuis plusieurs années, la littérature d'une région donnée a également sa capsule dans le cadre du FIL. Dans les plus récentes éditions, le Saguenay-Lac-Saint-Jean (2003), l'Acadie (2004) et Sudbury (2005) ont, tour à tour, eu une présence particulière au festival. Cette année, l'événement était coproduit avec le Regroupement des éditeurs canadiens-français, et c'est le Canada français dans son ensemble qui était à l'honneur. Non pas le Canada français qui n'existe plus; entendons plutôt les francophonies minoritaires du Canada, ou la « francophonie canadienne hors Québec », comme l'annonce le programme du festival, avec les guillemets qui s'imposent.

À la commémoration d'écrivains décédés, on passe donc à la célébration de ces littératures que l'on considérait vouées à la disparition, peut-être pas il y a 10 ans, mais certainement il y a 15 ans. Toutefois, on n'en est pas à un paradoxe près, fort heureusement. La littérature québécoise tient compte de ces littératures depuis un bon bout de temps, mais leur expression moderne a longtemps été négligée au profit d'une vision folklorisante. Cela est pourtant de moins en moins vrai, si l'on considère notamment la place de choix que leur accorde le FIL depuis trois ans, quoique ce soit, là aussi, une mise en évidence de leur différence.

La programmation d'un festival obéit évidemment à un tas de facteurs qui n'ont pas tous à voir avec des choix idéologiquement marqués, loin de là, mais il est intéressant de constater que la sélection de cette édition est conforme à la tendance du FIL de mettre en valeur des auteurs, des œuvres et des littératures dont le destin était de faire l'expérience de la marginalisation. Marguerite Duras est une grande écrivaine française dont la « francité » est néanmoins ambiguë, étant née en Indochine au tout début de la Première Guerre mondiale, à la limite orientale d'un empire français en déclin. En cela, elle est témoin d'une marginalité qui exerçait tout de même une domination sur le paysage local. Gaston Miron est un grand écrivain québécois, témoin de l'humiliation collective et du conditionnement culturel des Québécois avant la Révolution tranquille. Poète militant pour la cause indépendantiste, il a aussi participé à la fondation de l'institution littéraire québécoise moderne et a donc été l'un de ceux qui a contribué à la fracture canadienne-française.

À ces monuments immuables, la soirée propose d'en ajouter d'autres (une provocation en douce), témoins cette fois de littératures et de sociétés vivantes et en plein essor.

Herménégilde Chiasson, Robert Dickson et Roger Léveillé sont effectivement des figures tutélaires des littératures respectivement acadienne, franco-ontarienne et franco-manitobaine. Il y en a d'autres, bien sûr, mais ce choix est tout à fait justifié. Très bel événement littéraire « Grand ciel bleu par ici » (c'est le titre d'un recueil de Dickson), dont la direction artistique a été assurée par Alain Doom, ne porte pas en spectacle les littératures minoritaires que l'on consommerait comme on va au Jardin botanique. Le pot-pourri (peut-on vraiment aspirer à plus grande représentativité?) propose un aperçu crédible et compréhensible d'une production de plus en plus foisonnante.

Le choix des autres artistes est original; ce ne sont pas toujours des voix affirmées ni nécessairement des voix nouvelles que l'on a choisies pour la soirée, mais toutes sont dynamiques et enthousiastes. Pour ceux qui connaissent bien ces milieux francophones minoritaires, c'est un lieu commun que d'affirmer leur profonde diversité d'expression, mais sans doute est-il encore important de le faire, de la poésie d'Éric Charlebois aux contes de Myriame El Yamani, en passant par les récits aux accents lyriques de Barthélémy Bolivar et le théâtre de Stephan Cloutier. Ces participants, et d'autres (Brigitte Harrison, Stefan Psenak, Marcia Babinéau et Gabriel Sabourin), se succèdent sur la scène suite à une lecture commune des trois « grands ». Le passage entre les performances s'effectue tout naturellement grâce à l'environnement musical de John Geggie (contrebasse), Pierre-Yves Martel (viole de gambe) et Jim Doxas (percussions), qui s'adaptent fluidement aux voix et aux différents univers. La soirée d'ambiance calme est somme toute caractérisée par son mouvement: de l'arrière-scène, les écrivains se retirent de l'estrade en descendant parmi le public, reprenant ce mouvement vers l'avant qui est indiscutablement celui des différentes communautés francophones minoritaires depuis 15 ans.

Le programme de l'événement reconnaît à ces littératures une expérience ou une image commune qui permet de les unir: « Ce grand ciel bleu, certains sont convaincus de l'avoir vu à Sudbury, au bord du lac Ramsey; d'autres l'ont surpris en train d'envelopper la baie de Shédiac; plus loin encore, certains l'ont aperçu un matin de printemps quand la rivière Rouge regagna enfin son lit. » Ce même ciel bleu partout, qui a rassemblé toutes ces voix le temps d'une soirée littéraire... sur les rives du fleuve Saint-Laurent, à Montréal. ■

*Pénélope Cormier vient de compléter une maîtrise en littérature à l'Université de Moncton, sur les rapports entre l'Acadie et le Québec dans l'œuvre de Jacques Savoie. Elle est à présent étudiante de doctorat à l'Université McGill. Elle a été critique artistique pendant deux ans au journal L'Acadie Nouvelle.*

